

THÉÂTRE

« Idéals »

Aubervilliers, Montreuil, Saint-Denis, Bobigny : trois Centres dramatiques nationaux, une Maison de la Culture, ces grands établissements culturels seraient considérés comme trop nombreux dans un département tel que la Seine-Saint-Denis, d'où les récentes menaces contre l'intégrité de la MC93. À Aubervilliers, c'est Didier Bezace qui assume avec succès depuis onze ans l'héritage transmis par le fondateur du Théâtre de la Commune, Gabriel Garran. Cette saison il a placé sa programmation sous le signe des « Idéals ». Actuellement il met en scène Aden Arabie de Paul Nizan et accueille De Gaulle en mai, un spectacle de Jean-Louis Benoit, d'après le Journal de l'Élysée de Jacques Foccart, créé à Marseille au Théâtre de la Criée.

MONIQUE LE ROUX
Au Théâtre de la Commune

Centre dramatique national d'Aubervilliers
jusqu'au 30 novembre 2008

PAUL NIZAN**ADEN ARABIE**

Mise en scène de Didier Bezace

DE GAULLE EN MAI

d'après Jacques Foccart

Mise en scène de Jean-Louis Benoit

Tournée nationale jusqu'en février 2009

Au Théâtre de la Commune chaque saison **A**manifeste sa cohérence par une thématique, illustrée par un abécédaire. « Idéals » : le pluriel peu usité du terme choisi cette fois témoigne d'une diversité, confirmée par les citations, d'« Absolument » à « Zingaro », nécessité par les aléas de la programmation. Ainsi la plus récente mise en scène de Didier Bezace, *Elle est là* de Nathalie Sarraute, trop peu représentée au printemps dernier, aurait pleinement correspondu à cette thématique. Mais c'est la précédente qui a été reprise en ouverture : *Conversations avec ma mère* d'après le film de Santiago Carlos Oves. Est-ce un idéal de mère qui se révèle, lors de la crise argentine, à un quinquagénaire jusqu'alors nanti et enfermé dans ses certitudes ? En tout cas le dialogue entre Isabelle Sadoyan et Didier Bezace lui-même se rapproche de cet accomplissement auquel peuvent aspirer deux grands acteurs. Et la faillite financière d'un pays développé prend en cette rentrée une résonance nouvelle, tout comme *Le Silence des commu-*

nistes, le spectacle de Jean-Pierre Vincent. Ce grand succès d'Avignon 2007 ne cesse d'être joué, a inauguré la saison de Nanterre-Amandiers, a été programmé par le Théâtre de la Commune à la salle Jacques Brel de Pantin. Le changement de distribution, depuis la création, tend vers une incarnation du discours jusqu'alors évitée, malgré la différence de générations maintenue entre les interprètes, Caroline Chaniolleau, Jean-Claude Leguay, Charlie Nelson et les personnes réelles, Vittorio Foa (mort fin octobre), Miriam Maféï et Alfredo Reichlin. Mais dans la correspondance entre les trois vieux militants de la gauche italienne, traduite par Jean-Pierre Vincent d'après la version scénique de Luca Ronconi, la recherche urgente d'une nouvelle vision a pris le pas sur le bilan du passé.

Le Centre dramatique national d'Aubervilliers va proposer au fil de la saison des pièces, telles *Jeux doubles* de Christina Comencini par Claudia Stavisky ou *King de Michel Vinaver* par Arnaud Meunier. Mais Didier Bezace revient dans son propre travail artistique à une pratique privilégiée par le Théâtre de l'Aquarium, fondé avec Jean-Louis Benoit et Jacques Nichet : l'adaptation de textes littéraires. Il l'avait même évoquée en termes d'« entêtement amoureux », quand une attirance durable ne semble pas trouver un heureux accomplissement par les moyens scéniques. Cette volonté de se faire « auteur de spectacles », autrement que par la mise en scène de pièces préexistantes, semblerait rejoindre la tendance actuelle de la performance et du post-dramatique. Elle s'en distingue radicalement par la priorité donnée au texte : « Au théâtre,

même si la mise en espace et l'image sont importantes, la profération d'une parole, donc l'incarnation d'une littérature, font que le texte reste primordial. » Mais elle se différencie aussi de la pratique du « théâtre-récit » par la nécessité de recourir à l'adaptation théâtrale jusqu'au risque de la trahison. Le problème ne se pose pas vraiment dans le cas d'*Aden Arabie* de Paul Nizan et de la préface de Jean-Paul Sartre : ce sont deux narrations à la première personne. La seule amorce de dialogue se borne aux répliques : « Tu n'as pas l'air gai/Toi non plus », échangées au retour du voyageur, rapportées par le sédentaire survivant des décennies plus tard, reprises lors de l'unique rencontre sur le plateau des deux interprètes.

À la fin du spectacle, Didier Bezace réunit les deux élèves du lycée Henri-IV, les deux Normaliens de la rue d'Ulm, à un même petit pupitre, dans le même costume noir avec cravate assortie sur chemise blanche, typique de l'entre-deux-guerres. Il associe, dans le temps immobile, celui qui écrivit *Aden Arabie* vers 1930 et celui qui le préfaça trente ans plus tard. C'est le seul moment, sur l'air d'*On n'a pas tous les jours vingt ans* chanté par Berthe Sylva, où il s'écarte de son ambition austère, anachronique, nécessaire : faire entendre ces deux voix de la révolte par deux acteurs, qui se succèdent sans se rencontrer, le temps d'un soir. viennent asseoir leur corps d'adulte à la place des écoliers de jadis, l'un côté jardin, Daniel Delabesse (Jean-Paul Sartre), l'autre côté cour, Thierry Gibault (Paul Nizan). Il a choisi de commencer la représentation avec le texte de Jean-Paul Sartre, écrit en 1960 pour la republication d'*Aden Arabie* par le jeune éditeur François Maspero. Cette préface sortit de l'oubli le livre et son auteur tué en 1940 par une balle allemande, discrédité par le Parti communiste après sa rupture lors du pacte germano-soviétique. Par l'évocation d'une amitié juvénile, des rapides étapes d'une vie brève, elle prépare éventuellement le spectateur à la fameuse phrase inaugurale : « J'avais vingt ans. Je ne laisserais personne dire que c'est le plus bel âge de la vie. »

Le petit bureau se dresse au milieu d'une étendue claire – on dirait les neiges d'antan – que les lumières de Dominique Fortin vont métamorphoser en dunes légères traversées par l'ombre d'un chameau (scénographie de Jean Haas). Au lointain, un buste de Marianne se revêt de couleurs tricolores, prend une allure coloniale, avant de se transformer en *homo economicus*, un « singe qui a trouvé un vieux haut-de-forme ». Une porte s'entrouvre un

instant d'où s'échappent le jet de vapeur et le sifflement d'une locomotive : Jean-Paul Sartre évoque la carrière du père de Nizan, ouvrier devenu ingénieur des chemins de fer, et sort un train miniature du pupitre. Il y a là une si belle délicatesse d'invention que tel élément de la bande-son (Géraldine Dudouet/Laurent Cailion) : musique religieuse à propos de Dieu comme échappatoire possible ou notes exotiques évocatrices de l'Orient, fait soudain craindre la tentation de l'illustration. Mais la parole reste aux textes et aux interprètes : Daniel Delabesse joue un Sartre très sobre, fidèle au rôle en retrait de celui qui veut laisser un adolescent s'adresser à ses frères. Thierry Gibault, conforme à une certaine image du dandy, se tient un peu de biais, les jambes croisées, la cigarette sortie d'un étui à la main, une petite valise posée à ses côtés, destinée à se vider finalement de son seul contenu de sable. Avec un fréquent sourire ironique, il distille ses phrases, son ennui, sa révolte, son renoncement aux voyages, sans jamais élever le ton. Il parvient à faire ressentir l'Orient absent mieux que toutes les figurations : « Il y a aussi le désert. Patience, sommeil sont les deux mots de passe de ces terres inconsolables. »

Didier Bezace considère l'espace scénique comme premier dans l'adaptation d'un texte. Son ancien coéquipier de l' Aquarium, Jean-Louis Benoit, actuel directeur du Théâtre national de la Criée à Marseille, annonce d'entrée de jeu la tonalité de son *De Gaulle en mai* avec la scénographie d'Alain Chambon constituée d'armoires. L'accessoire favori du vaudeville va vite imposer son rythme, sa circulation, son style à la farce politique, d'ailleurs plus farcesque que politique, jusqu'au petit ballet final (chorégraphie de Lionel Hoche) du président de la République, de ses ministres et du secrétaire général chargé des Affaires africaines et malgaches. Dommage pour les excellents interprètes : Dominique Compagnon, Arnaud Décarsin, Laurent Montel, Luc Tremblais et surtout Jean-Marie Frin en général de Gaulle que ce registre ait prévalu ! Dommage que les journées décisives de mai 68, vues du côté du pouvoir, n'aient inspiré qu'un spectacle démagogique, même si le *Journal* de Jacques Foccart, témoignage à la fois précieux par la position et contestable par la personnalité de son auteur, trop adapté, ne pouvait constituer le matériau d'un théâtre-document ! Bref dommage – et c'est toujours un sentiment affligeant – que Jean-Louis Benoit n'ait pas mis son talent au service d'un projet autrement conçu !